

Je regrette, mon cher ami, que vous ayez cru bon de ne pas applaudir, les yeux aussi hermétiquement fermés que ceux du susdit, juge Cimon, à la conduite entière de vos chefs politiques. J'ai pour ceux-ci une tendre admiration qui m'empêche de collaborer davantage à votre feuille. Si le cabinet Gouin ne vous inspire rien, je n'ai qu'à m'en aller.

Nationaliste ! avec quel mépris j'écris ce mot. Nationaliste ! c'est être presque conservateur ! Et vous en êtes ? Les conservateurs ont commis, entr'autres crimes, celui d'édifier la Confédération, de construire le Pacifique, d'établir la protection, cette erreur fiscale qui nous donne aujourd'hui d'énormes et scandaleux revenus, de développer ce pays de sauvages qui s'appelle le Nord-Ouest, de rétablir nos finances provinciales après les affaires de la Baie des Chaleurs, du contrat Langlois et des palais de justice. Entr'autres actes méritoires, ils ont pendu Riel haut et court, ils ont construit le port Curran, ils ont fait un procès à Mercier. C'est bien peu de choses, mais ça partait du cœur. Ce parti n'a jamais eu le bon esprit de s'enrichir à même l'immigration, le Yukon, les terres du Nord-Ouest, le Grand-Tronc-Pacifique, l'approvisionnement de l'Arctic ou l'achat de quatre mille cinq cents limes. Il n'a pas même envoyé de contingents militaires en Afrique. Quel parti d'idiots !

Le parti libéral, lui, a commis la grave erreur de se donner un chef canadien-français qui a du prestige, de l'éloquence et beaucoup d'esprit de travail. Cela, je ne le lui pardonnerai jamais !

Les nationalistes ont le grand tort d'être, sincères. C'est pour cela qu'ils passent pour des hypocrites. Ils ont l'audace de vouloir le progrès du pays. Naïfs ! croient-ils avoir jamais l'appui de la haute finance ? Ils ne jouent pas à la bourse, et ils se figurent que la province a besoin de leurs services. Ils en sont même rendus à avoir du patriotisme et ils poussent le cynisme jusqu'à ne pas se faire payer pour prononcer des discours. Ils sont pauvres comme des quêteux, et ils parlent comme des millionnaires ! Est-ce que par Hasard, on aurait le droit d'ouvrir la bouche quand on n'est pas directeur de quelque grosse compagnie ?

Il n'y a rien à faire avec ce parti-là, si ce n'est le bien de la nation.

J'espère, mon cher Charlebois, que vous n'êtes pas assez dégénéré pour vous rendre coupable de sacrifices patriotiques. Laissez cette besogne à Bourassa, Lavergne ou Asselin, trois débauchés qui vont à la messe, paient leurs dettes, travaillent et restent sobres excepté en paroles.

Le borbier infect dans lequel vous êtes tombé en montrant des sympathies à ces gens-là me

fait honte et je regrette aujourd'hui d'avoir été votre collaborateur. Vous êtes un abruti, ma conscience est en révolte, et je vous prédis qu'avant longtemps vous aurez tellement baissé que vous serez député provincial. De là aux galères, il n'y a qu'un pas. Vous le franchirez, ce pas, si vous continuez à glisser sur la pente du vice. Vous serez ministre un jour. Je ne veux pas contribuer à votre chute ni causer de la peine à M. Gouin.

Adieu, mon ex-ami, effacez mes initiales de votre liste de paye, faites écrire vos articles par Joseph Bégin, M. Barthe, le Champenois ou même Cambronne, ça me fera plaisir.

Ma décision est aussi irrévocable qu'un jugement de la Cour de Circuit.

Allez au diable !

A. B.

P.S.—Si toutefois vous n'êtes pas nationaliste, il est inutile de publier cet article, envoyez-le à la "Croix" et je vous continuerai ma collaboration.

A. B.

Mon cher A. B.,

Quelque chagrin que cela vous puisse causer, mon cher ami, je me dois à moi-même de vous déclarer que je suis nationaliste.

Oyez, plutôt, et vous verrez ensuite, si vous me pouvez blâmer.

Vous savez bien toute la confiance que je repose en la parole de mon ami, Monsieur Lomer Gouin ; et Monsieur Gouin ne fait jamais un discours public sans proclamer que le parti libéral est le parti de la nation, et croyez que je le crois. Vous savez, aussi, toute la foi que j'ai dans les discours de mon ami, Monsieur Evariste Leblanc, or Monsieur Leblanc m'a déclaré, avant la messe de minuit, que le parti conservateur était certainement le parti de la nation, et j'ai cru, et je crois en la parole de Monsieur Leblanc.

Comment voulez-vous, après cela, que je ne sois pas nationaliste, nationaliste convaincu ?

J. CHARLEBOIS.

Ce n'est pas le plus de poil sous le nez qui vous fait plus homme ; c'est le plus de poil au..... pattes.

—Comment fais-tu pour conserver tes dents en si bon état ?

C'est simple : dans l'alcool.